

LE RÔLE ÉCONOMIQUE DE CASABLANCA VU PAR UN ÉCRIVAIN ALLEMAND

Bien que Casablanca ne soit pas une ville de 200.000 habitants (1), elle me semble, depuis les quelques jours que je m'y promène, sans même l'avoir tout entière parcourue, sans avoir épuisé sa diversité, en compter un million.

A chaque pas, la ville paraît changer, sans pourtant perdre son caractère. Comme sur la scène de l'Opéra une rapide succession des décors de la même pièce. Du vieux port, derrière les murs duquel émergent les faîtes de vieux jardins oubliés, j'ai erré dans les ruelles confuses du quartier israélite. L'immense place de France pourrait être le cœur d'une colonie de chercheurs d'or rapidement épanouie ; de pompeux immeubles garnis de marbre voisinent avec des palissades couvertes d'affiches de cinéma. Sous les arcades du boulevard de la Gare je me frayais avec peine un chemin dans une foule juvénilement joyeuse. Puis j'allais par les rues commerçantes, attiré, épuisé par la multitude des étalages, amoncellement des marchandises, les colonnes de publicité, les enseignes, les tableaux des prix, les réclames. Sur le large espace qui s'étend entre l'hôtel de ville et la cathédrale, je puisais un peu d'air. Là, rien ne rappelle plus l'Afrique : de grands immeubles remplis de bureaux, un peu trop neufs et éclatants, se dressent devant les verdure du parc Lyautey, d'où fusent les joyeux accents d'une jeunesse en vacances.

Sur la grande place, je fus attiré par un petit jardin avec une petite baraque, basse sous l'ombre des arbres. C'est là que le général Drude dressa son quartier général, un soir d'août de 1907. Cette baraque de bois fut, trois années durant, le cœur de l'action de la France au Maroc, et rien ne montre mieux l'orgueil dont la France s'emplit au résultat qu'elle a atteint, que cette misérable cabane au milieu des massives somptuosités d'une grande ville comme l'actuelle Casablanca, qui répandait alors autour de moi un fracas effréné, éclatant d'optimisme. Mon retour à la porte de Marrakech se fit parmi les échoppes des marchands arabes, les enfants en guenilles, les ânes efflanqués. Puis, d'une allée cavalière, dans le quartier de plaisance d'Anfa, au milieu de jardins fleuris et de squares verdoyants, je dominais la mer et les terrasses blanches du centre de la ville. Enfin, ce fut la médina moderne, triste mais fructueux placement, une misère en ciment armé, et, passant par hidonville, le camp de tôle ondulée des Arabes sans travail, le retour à l'avenue d'Amade où me laissa le tourbillon des hommes rentrant chez eux pour le repas de midi.

(1) Note de la rédaction. Le recensement du 8 mars 1936 fait apparaître une population de 257.430 habitants.

La fontaine de Jouvence.

Casablanca n'est pas seulement la plus vivante des créations coloniales de la France, mais aussi une des faces du génie français même. Ce que j'éprouvais à Alger, je le ressens ici cent fois plus vivement : la France se rajeunit en Afrique du Nord. Quel chemin, des bourgades du Midi de la France, à ce port neuf et puissant, qui, avec une insouciance quasi américaine, accumule bâtisses sur bâtisses, s'endette, gaspille et voit tous les chemins du monde qui s'ouvrent devant lui. Cette ville semble dire : « Il n'est pas vrai que la France soit indolente et poussiéreuse, il n'est pas vrai que notre peuple soit las, qu'il soit fait de pêcheurs à la ligne dominicaux ; que l'avenir nous fasse peur. » L'habituelle image du Français trouve, semble-t-il, dans cette ville, son opposé. Il n'est donc pas étonnant que la jeune génération de cette France marocaine s'attache à Casablanca avec une sorte de foi fanatique. « Tant que Casa est jeune et prospère, disent-ils, la France, elle non plus, n'est ni stérile ni vieille. »

Depuis le jour où le général Drude hissa son fanion de commandement sur l'emplacement de l'actuelle place Lyautey, la vie de cette ville n'a cessé de pousser vers l'avant. Elle a vu son port prendre rang dans le circuit du commerce atlantique, elle a su, mieux que toute autre place du Maroc, tirer profit du torrent de capitaux attirés par Lyautey. Elle a subi la fièvre de la spéculation, et s'est ainsi garantie contre les microbes de la mesquinerie, comme celui qui se fait inoculer la malaria pour anéantir des germes plus pernicious. Le considérable endettement du Maroc semble stimuler cette ville plutôt que l'accabler. Les épreuves des premiers revers sont oubliés ; des ruinés et des découragés qui s'en sont retournés en France, personne ne parle plus. Des milliers de pieds ont depuis longtemps, dans une course pressée vers l'avenir, remué, recouvert leurs vestiges. Seulement l'indigène, resté sur le bord de la route, apathique et entêté, y affiche sa misère.

Prolétaires indigènes

Comme la haute marée dessine sur le rivage une ligne de catastrophes faite de débris et d'épaves, ainsi se peut lire la crise de croissance de Casablanca sur les débris humains des quartiers indigènes. Au temps de la création, la ville attira des dizaines de milliers d'Arabes et de Berbères. C'étaient des hommes que la misère étreignait lorsque les récits de la croissance fabuleuse de la ville se répandirent dans les chaumières, sous les tentes, jusqu'au sein des montagnes, aux confins du désert. Dans la masse jusqu'alors résignée des faméliques du bled, courut

le bruit qu'il existait des chantiers de construction, des ateliers, à l'infini : ce fut un message de salut. Celui que ce funeste exode a poussé dans les villes ne connaîtra peut-être plus jamais le repos. L'indigène sait maintenant quel chemin le mène au prolétariat, avec ses institutions d'assistance ; chaque fois que vient la grande sécheresse, il se met en route vers le Nord, traînant une suite indescriptible de détresses sociales et de bacilles de typhus.

La débordante Casablanca, nommée tendrement par les siens Casa, est une grande pécheresse sociale qui fait aujourd'hui pénitence. Au cours des années où se composa son visage, sans doute ni beau ni harmonieux, mais puissant, elle tira les affamés de tous les coins du pays et transforma ces pâtres et ces paysans en prolétaires africains, parqués en bordure de la ville, et emportés comme par une lame, par la vie même, vers de nouveaux besoins. La blanche Casa ne s'effrayait pas de déchaîner une évolution, qui crée pour le colonisateur le plus lourd des soucis, en mettant une armée en marche, qui ne pourra jamais être démobilisée. La crise éclata, Casablanca sortit de son ivresse, et devint aussi prévoyante qu'il est dans sa nature de l'être. L'armée des prolétaires indigènes avait crû tellement, qu'il fallut la loger, la préserver de la faim, des épidémies, des révoltes. Ainsi naquirent ces rues grisâtres pour prolétaires, où les coolies en burnous vivent aussi naturellement que jadis ils faisaient sous les palmes du Taffalèt ou dans les forteresses en terre de l'Atlas. Ainsi naquit ce cauchemar qui s'appelle bidonville.

L'envers de la civilisation

Bidonville désigne une cité de fer blanc. Les immigrés à la recherche du travail habitaient auparavant dans des camps, sous la tente : là s'amoncelaient les ordures de la ville, les misères les plus dégoûtantes, les plus dangereuses contagions. Les autorités parèrent au danger en faisant évacuer de force ces locaux et en y portant le feu. Aux habitants fut affecté un champ dans la banlieue, où se trouvait de l'eau. De vieilles plaques de tôle ondulée, de lambeaux de carton goudronné, surtout de caisses et de bidons hors d'usage, furent édifiés de nouveaux abris, qui bientôt firent une vraie ville. Aujourd'hui, bidonville s'étend comme un bourg monstrueux, où lentement commencent à se tracer des places et des rues. Quand vient la pluie, la tôle rouille, le carton se ronge, les planches pourrissent, les chemins deviennent des bourbiers. Comme dans l'inextricable enchevêtrement des trous et des abris de guerre, ce ne sont plus des hommes qui vivent là, mais des animaux fabuleux, rats, taupes et fouisseurs. Et il est hors de doute que ces habitats ne présentent une grande amélioration sur les premiers campements des immigrés.

Certes, si grande que puisse être — aussi bien dans les villes qu'au bled — la misère des indigènes, l'œuvre de progrès accomplie ces dix dernières années est indéniable. Mais ce progrès,

précisément, a surtout donné aux indigènes la conscience de leurs pitoyables conditions de vie. Ce qui jadis était la volonté d'Allah, et comme tel souffert en silence, est aujourd'hui un vice social, contre quoi on peut protester. Mais, cela ne dit pas tout.

Plus la pénétration, l'installation des Français au Maroc est profonde, plus irrémédiablement ils sapent les rapports lentement établis entre les hommes et la nature, affaiblissent la capacité qu'avaient les indigènes de soutenir le combat contre cette inclémente nature.

Sur ses rochers, dans ses steppes, ses montagnes, le Marocain n'est certes pas plus riche qu'un habitant de bidonville, mais son sort ne constitue pas une mise en accusation de la création. Un nomade famélique en bordure du Sahara offre une vision pénible, mais un chômeur berbère dans une fosse près de Casablanca constitue une injustice révoltante. La marche de la civilisation française a inséré les indigènes dans le circuit mortel des crises économiques. C'est une chose tout autre pour la tranquillité mondiale qu'un Berbère périsse par suite de la sécheresse ou par suite de l'arrêt de la construction à Casablanca.

Prévision de croissance

Nulle part l'éclat comme la misère du « miracle marocain » n'apparaissent plus à nu, plus sensibles, que dans ce port puissant, aimé passionnément des Français, parce qu'il les affranchit des tutelles entravantes d'une bourgeoisie prud'hommeuse. C'est un enthousiasme qu'atteignent les fluctuations de la conjoncture économique, mais qui ne s'abat jamais complètement. Qu'une réaction ait suivi les « années de la création », l'afflux des capitaux provoqué par Lyautey, que quelque désenchantement soit né des premières chutes des prix, des premières sécheresses, des premiers arrêts des affaires, c'est bien compréhensible. Le pays s'est donné un équipement qui ne souffre pas de halte, si l'on ne veut pas qu'il apparaisse comme un luxe déraisonnable. Et l'on peut dire qu'aujourd'hui le Maroc, malgré les contre-coups, en dépit des crises, conséquences de l'accroissement précipité de la population et de son accès non moins précipité à l'économie moderne, continue de vivre et de croître. Le vêtement économique qu'il s'est coupé est royalement large, prévu pour la croissance, mais il ne flotte pas. Il n'est certes pas donné à ce vêtement de couvrir les plaies sociales et les maux politiques consécutifs, et qui sont du ressort de l'autorité française. Le temps des colonialistes est à sa fin, depuis 1934 toute extension du domaine est impossible, l'époque héroïque est révolue ; il s'agit désormais essentiellement de guider l'antique civilisation de ce mystérieux pays, sans trop gros dommages, vers l'économie et la vie modernes. Assurément, il faut, pour trancher ce problème, posséder la conviction téméraire que nous vivons dans le meilleur des mondes. Comment justifier autrement la transplantation d'un Berbère, des steppes du Drâa à Bidonville !

Il n'est pas du génie de Casablanca de méditer sur ces contingences. Ici l'on est optimiste, ici l'on veut espérer, vivre et grandir. Un vent frais secoue et balaye la poussière d'une trop vénérable sagesse. Cette poignée de Français croit que nulle ombre ne peut la couvrir. Les jeunes enfants de cette ville n'éprouvent plus les pressentiments ancestraux qui lèvent du sol plusieurs fois centenaire de la France. « Bourgeois sordides et vidés », — c'est d'un

geste qu'un jeune Français, me montrant hier soir, du bord de la mer, les merveilles de Casablanca, dissipait l'aura de ses pères. Joyeusement mon cœur battait devant une si grande ardeur. Et la vague des flots pressait les sables — éternellement !

(Traduction de l'article de Friedrich Sieburg, Frankfurter Zeitung, 24 juin 1938.)

EXTRAIT DU DISCOURS DE M. LE GÉNÉRAL NOGUÈS,

Résident général de France au Maroc,
au conseil du Gouvernement du 28 juin 1938.

MESSIEURS,

« Il a fallu d'abord protéger les populations contre une épidémie redoutable, apparue il y a un an environ et qui reprit à l'automne dernier avec une virulence accrue. La lutte contre ce fléau, quelque peu retardée par la période du ramadan, durant laquelle les vaccinations n'étaient pas possibles, a été menée avec méthode et ténacité. Non seulement il a été fait recours aux procédés prophylactiques habituels tels que la désinfection et la désinsectisation, mais surtout on a généralisé l'emploi du procédé d'immunisation antityphique que nous devons au directeur de l'Institut Pasteur de Casablanca. Le nombre de vaccinations pratiquées dans la région de Marrakech et de Casablanca en particulier a, depuis le 1^{er} janvier dernier, été de près de 900.000, ce qui porte le nombre total des vaccinations effectuées à 1.200.000.

« Citer ce chiffre, c'est évoquer le labeur inlassable et le dévouement de nos docteurs, et notamment des membres de notre Institut Pasteur, des médecins de la santé et de l'hygiène publiques et de l'armée et des infirmières qui ont opéré dans des conditions souvent difficiles, en pleine médina, dans des douars isolés et jusqu'au sud de l'Atlas. Et je tiens à rendre hommage à tous ceux, médecins, fonctionnaires, collaborateurs bénévoles d'une grande œuvre sociale, qui ont payé de leur vie leur abnégation et leur fidélité au devoir.

« L'épidémie est actuellement enrayée. L'Institut Pasteur de Casablanca et notre service de santé méditent les enseignements à tirer de cette vaste campagne prophylactique et se préparent à reprendre la lutte si, à l'automne, le mal menace de se réveiller. Mais, dès maintenant, je tiens à le dire publiquement, tout danger grave est écarté et seule une malveillance intéressée peut s'efforcer encore de détourner des ports et des routes du Maroc, les touristes qu'attirent ses sites et ses monuments. Nous veillerons à ce que ceci soit connu.

« Lutter contre le typhus ce n'est pas seulement apporter un remède au mal lorsqu'il s'est déclaré ; c'est prendre un ensemble de mesures préventives, et en première ligne, veiller à une meilleure hygiène de l'ha-

bitat indigène. Cette considération a retenu toute mon attention et je m'expliquerai dans un moment sur ce point.

« Si l'épidémie de typhus, par son caractère exceptionnel, a particulièrement frappé les esprits, elle n'a pas accaparé l'attention des services d'hygiène : il est d'autres maladies qui passent plus inaperçues et qui sont cependant aussi menaçantes et risquent de faire autant de victimes. En première ligne, le paludisme dont les ravages étaient fort à redouter dans une année caractérisée par des pluies de printemps très tardives. Aussi un soin tout spécial a-t-il été consacré à la prophylaxie antipaludique ; ceci est d'autant plus nécessaire que l'extension progressive des cultures irriguées en milieux européens et indigènes appellera désormais l'intervention des services spécialisés dans de nouvelles régions telles que le Rharb et le Tadla.

Assainissement urbain. — Habitat indigène.

« Mais j'y ai déjà fait allusion plus haut — mesures sanitaires et assistance ne sont que des palliatifs. Nous devons aussi nous efforcer de prévenir le mal, c'est-à-dire de réaliser de meilleures conditions d'hygiène, notamment en milieu urbain.

« Le comité de l'habitat indigène, créé à l'automne dernier, a poursuivi son activité. Il a d'abord fait un inventaire précis des besoins, il a consacré ses premiers travaux à la résorption du douar Debbarh à Rabat, qui permettra de faire l'an prochain disparaître complètement cette agglomération et de procurer un logement sain à plus de 12.000 Marocains, à des loyers mensuels variant de 8 francs pour une nouala améliorée, à moins de 15 francs pour une maison. Les villes d'Agadir, de Fès, de Taza, de Meknès, de Fedala, de Port-Lyautey et de Safi recevront pour le même objet des dotations importantes.

« A Casablanca, les besoins sont immenses et un grand effort sera tenté. D'autre part, on y étudie une formule d'économie mixte en vue de la construction d'une cité qui recevra tous les ouvriers du quartier industriel encore logés dans des paillotes et des bara-